

Complainte algéroise

Tu ne le sais pas, mais je suis revenu à Alger spécialement pour humer l'air si chargé du port, cherchant dans les coins et recoins la moindre trace de ces merveilleux moments où ton rire suffisait à faire surgir le soleil dans les caves les plus sombres, là où, dans le brouhaha des veillées festives et les volutes de fumée, nous brûlions nos vingt années au feu de l'amour. Dans les dédales de la cité métamorphosée, enlaidie, avachie, j'ai cherché la lumière qui nous guidait et cette chaleur humaine qui nous rapprochait dans le même élan de vie... Oui, nous avons vécu pleinement chaque instant et nous avons tant aimé les gens et la ville, tant dansé et chanté, tant bâti de rêves autour de la fraternité et la solidarité qu'il me semble qu'il s'agit d'une autre vie. Pas la nôtre en tout cas, car il est impossible que nous soyons devenus si piétres, si égoïstes ! C'est grave ! Nous ne sommes plus nous !

J'ai planté mon bivouac à l'angle des rues jadis joyeuses et colorées mais qui sont aujourd'hui d'une tristesse mortelle. J'ai levé ma tête et j'ai revu Alger comme une cascade dévalant à une vitesse vertigineuse vers le port, coulant, grondant et se noyant finalement dans le frimas des jetées. Et là, près de l'Amirauté, j'ai cru reconnaître ta fine silhouette et tes cheveux blonds. Nous sortions du restaurant et tu aimais flâner sur la jetée... Non, tu n'es plus là ! Les vagues ont la vague à l'âme tel le fantôme blême du bateau blotti sur la digue, bouffi par le vent du large qui hurle pour me réveiller...

Alger est une absence brodée sur le linéaire des mémoires. Tu

n'es plus là ! L'Amirauté veille sur les revenants et fabrique l'oubli en tetrabrik. Il fait frais. Je connais cette soudaine montée du froid qui enveloppe la partie basse de la ville. Tu remets ton manteau et ton sourire qui donne chaud à la mer. Alger a froid. Un souffle glacé court dans les rues et les boulevards. Morsures sur les lèvres du temps, pareilles à la grimace de La Casbah quand elle enfle de rancœur.

Ton rire est une grappe contagieuse. Ton rire se buvait comme un nectar et il avait le don de nous faire oublier nos rages... Ces colères sont encore là, ragaillardies par l'abandon de notre ville et sa paupérisation ; colères vieilles, tapies au fond des mémoires, au fond du miroir qui donne à voir ce qui reste du temps, ce qui reste de toi. Il reste cette Alger malade, fragile, qui tremble et toussote dans son lit d'infortune. Alger est une mère qui, de son buste en ruine, allait le désespoir. Son lait est rouge, desséché, comme une révolution trahie...

La ville cavale, défile et galopie. Elle semble enjamber la crinière des nuages, là-haut, quand elle s'élève pareille à une dame de la haute société, dédaignant le port et la «vallée» Ben Boulaid. Jadis, notre tribu ne quittait jamais cette vallée du bonheur à quatre sous. Notre territoire était insignifiant en termes de superficie mais, ô mon Dieu, qu'il était immensément riche en humanité ! Il débutait un peu au-dessous d'«El Paso» et s'arrêtait à la place des Martyrs. Au sud, il était limité par cette portion agitée de la rue Larbi-Ben-M'hidi située entre le «Novelty» et le début de Soustara. Au nord, il allait jusqu'à l'Amirauté, en remontant vers la Pêcherie. On avait tout dans cet

espace lumineux : de la Cinémathèque au Théâtre national en passant par une bonne dizaine de salles de cinéma projetant les dernières sorties. On avait les librairies les plus prestigieuses, les meilleurs cafés, les plus beaux restaurants et, par-dessus tout, un conglomérat de compétences intellectuelles et artistiques unique dans le pays. Au sortir de la projection du dernier Fellini, nous prolongions les débats dans ces cafés pollués où, pour se faire entendre, il fallait gueuler plus fort que les autres. Rencontres fraternelles, riches en idées contradictoires, qui se terminaient souvent à l'aube du côté de la Pêcherie. De nos traditions paysannes, nous avions gardé un goût immodéré pour les pois chiches en sauce matinaux, mais nous nous laissions séduire par nos amis citadins, algérois jusqu'au bout des ongles, qui nous mettaient à la mode du jour : rougets et merlans grillés à l'heure du laitier. Nous sortions du «Granada» ou des «Ambassadeurs», les visages livides mais les cœurs chauds de tant d'amour de la vie et des belles choses. Nous longions le front de mer et le soleil naissant donnait des idées aux rêves qui s'embarquaient furivement à bord des paquebots blancs. Mais nous restions, car Alger nous retenait... La Pêcherie ? Que reste-t-il de la Pêcherie ? Rien. La clochardisation a tout pris...

En ces heures matinales, Alger s'embrace d'une lumière unique qui éblouit nos yeux et allume, aux quatre coins de la ville, le feu de la jeunesse. Tu sors alors tes lunettes noires et ton beau regard disparaît dans la brume du matin. On pousse, on pousse, comme le vent du large qui lève, là-bas, entre Padovani et Bains Romains, une escouade de papillons bariolés survolant le charme déshéant de ces demeures plantées dans l'eau et qui semblent dessinées spécialement pour Dahmane El Harrachi chantant les palais de la Corniche et leurs colombes attristées. Dans le bleu de la mer, dans le bleu du ciel, dans le bleu de tes yeux, court la légende azurienne et nous poussons, nous poussons vers Bainem. L'inspecteur Tahar est là qui dirige de main de maître son restaurant du «Tir-aux-Pigeons» et nous voilà embar-

qués pour une soirée qui va se poursuivre du côté de la Madrague où nous attend le commandant Salah Soufi, celui qui, entre le Conseil de la Révolution et sa liberté, a choisi de vivre sa vie... Et, au petit matin, quand le retour s'annonce difficile, nous préférons marcher, pour mieux jouer du spectacle féérique de ces criques ouvertes sur le vent. Allez, on saute dans une plage et on va sonner à la villa d'Issyakhem... La légende ouvre la porte : «Que faites-vous là à sept heures du matin ?» Une invite de la main et nous voilà au milieu d'une prodigieuse composition architecturale où la pierre et le fer forgé, se combinant sur fond marin, dessinent la plus fabuleuse des galeries...

Je longe la place des Martyrs et j'entends les balles siffler. Il vient de tomber le premier journaliste de la décennie noire, rouge et grise. Il travaillait à l'APS, juste à côté. La colère. Octobre qui piétine tes fleurs et les grades. Alger explose et le feu d'artifice est unique. Il annonce les autres révolutions. On ne le dit pas souvent : tes lycéens et tes chômeurs ont montré le chemin à ceux qui, une année plus tard, s'attaqueront au Mur de Berlin. Je longe le boulevard Zirout-Youcef et me voilà le nez collé à la vitrine d'«El Moudjahid». Je n'ai pas mis les pieds dans ce quartier depuis une vingtaine d'années ! Que de souvenirs. Ici, j'ai vécu un quart de siècle et voilà que je n'ose pas franchir le seuil de ce qui fut ma maison, mon cœur d'attache...

Je monte directement à Horizons, le quotidien que j'ai cofondé avec Lyes Hamdani, le journaliste-moudjahid au cœur du jour. On me dit qu'il vient rôder ici, mais dès qu'il arrive à ce quatrième étage barré d'un immense panneau bleu et blanc «Rédaction Horizons», dès qu'il se trouve en face des bureaux du quotidien du soir, il éclate en sanglots et revient en arrière. Je retiens mes sanglots et pénètre dans le long couloir. Rien n'a changé. Un souffle de jeunesse parcourt les lieux. Je cherche un visage connu... Naâma Abbas m'accueille à bras ouverts. Elle fait partie de cette génération d'exception que nous avions recrutée à la fin de l'été 1985 et qui comptait, entre autres, ces pousses qui donneront les



Par Maâmar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

plumes talentueuses de Hakim Laâlam et Kadi Hlsène... Je suis content de voir que c'est une fille d'Horizons qui dirige avec savoir-faire et abnégation ce bateau que nous avions mis à flots, voilà vingt-trois années. Je me retourne et je tombe sur Azizi Abdelaziz qui me mène directement vers Salihia Aoues, deux éléments de valeur qui viennent de retourner au bercail. Je suis tranquille pour Horizons. On me présente un jeune journaliste. C'est le fils de feu Rachid Maouche, l'inoubliable SG de la section syndicale... Son ombre hante les lieux. Celles de Abderrahmani aussi, abattu par les lâches. Benzaghoul, Cherkit et tant d'autres. Vite, il faut partir. Les sanglots refluent. Reposez en paix, chers frères...

J'ai dû grimper jusqu'au Sacré-Cœur, loin très loin de la vallée, pour retrouver quelques leurs de mon vieux Alger. Les cheveux blanchis, le visage débonnaire, le sourire toujours aux lèvres, ils étaient là, mes amis d'antan, mes compagnons de route : ces retraités au cœur tendre sont le plus beau des trésors. Merci, le «Satisfait»... Et, pour retrouver les autres, j'ai dû pousser jusqu'au «Rancho», du côté de la Madrague... Je sais que, quelque part dans la ville qui pleure comme un Mouloudia en faille, des hommes tranquilles réinventent la légende...

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoiridalgerie.com>
E-mail : info@lesoiridalgerie.com

CONDOLÉANCES

La direction et l'ensemble du personnel du *Soir d'Algérie* présentent à leur collègue et amie Naïma Yachir leurs sincères condoléances suite au décès de sa belle-mère

Belaoud Fatouma née Chaâlal et l'assurent de toute leur solidarité.

Que Dieu accueille la défunte en Son Vaste Paradis.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



LA PHRASE QUI LES EMPÊCHE DE DORMIR !

Ça y est ! Les autorités vont incessamment lancer une vaste opération contre la mafia du pétard.

Ouf ! Juste à temps !

Les lumières sont restées allumées très tard le soir. Et pas pour cause de Mouloud et d'insomnie due aux explosions de pétards. Rien à voir ! Le Palais était réuni en sommet extraordinaire pour se pencher sur une urgence de dernière minute. De ces urgences qui tombent généralement très mal, qui tombent, pour tout dire comme un cheveu sur la rechta. Les mines étaient sombres. Les traits tirés, parfois agités de tics. Des couffins de deux ou trois ministres, des cartables en croco d'un ou deux gradés et d'une poignée d'analystes sans teint dépassent des paquets de pétards et de fusées, comme autant de promesses d'une soirée bien sonore inexorablement partie en fumée. Pas question de festoyer ce soir. «Mouloud ou pas, tout le monde sur le pont !», a dit le chef. Et quand le chef a dit, tous doivent s'exécuter, même Ould Abbès qui avait pourtant invoqué un motif sérieux pour s'absenter, la distribution de deux ou trois bus oubliés

dans le vaste garage de la solidarité nationale. Rien à cirer des bus, de leur docteur chéri et des soirées de solidarité. Les dirigeants sont assignés à résidence présidentielle afin de cogiter sur une phrase. Oui ! Oui ! Ne faites pas «Oh !» «Ah !» ni «Aw !». Une phrase, une seule a suffi pour déclencher les sirènes d'alarme. Une phrase construite de manière classique, conventionnelle, sujet-verbe complément, a provoqué le branle-bas de combat. Cette phrase, j'ai beau eu la lire, la relire, la déchiffrer à l'endroit, la décrypter à l'envers, retourner la feuille sur laquelle elle était reproduite pour tenter de lire un sens caché à travers le papier, rien. Perplexe, j'en suis réduit à vous la soumettre. La voici donc, en vous précisant tout de même qu'elle a été prononcée par Robert Ford, l'ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en Algérie : «Les Etats-Unis traitent avec l'actuel et le futur président.» Alors ? Qu'en pensez-vous ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire dans cette phrase pour mettre nos dirigeants en émoi, leur gâcher leur soirée de Mouloud et les mettre en pétards ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.